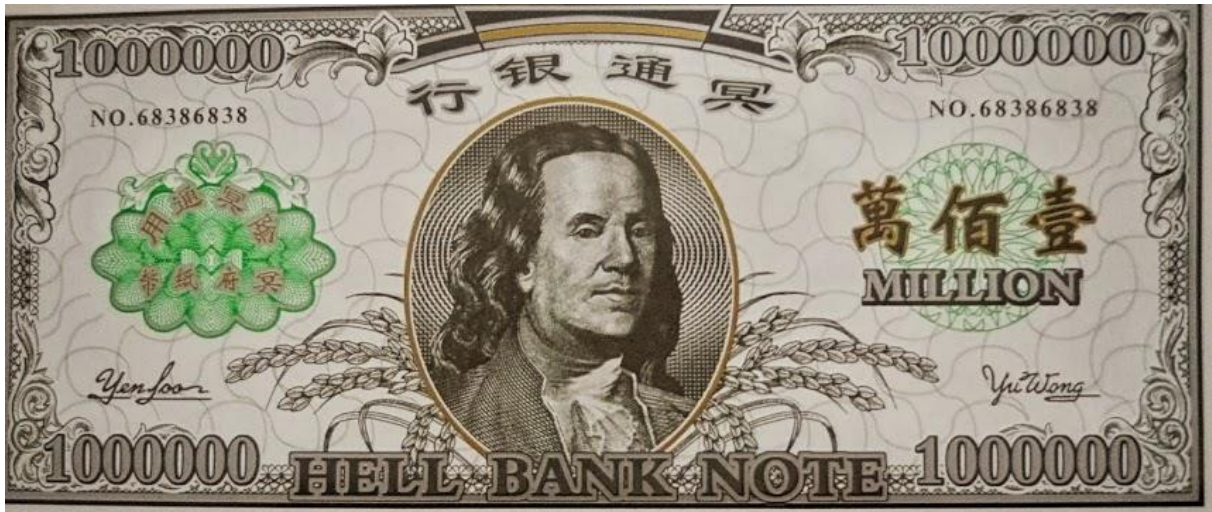


L'Argent

Entretien avec Andreas Guest sur l'Économie dans *De l'antisémitisme et Chaos brûlant*



Billet d'"argent infernal" (*Hell Money*) chinois destiné à être brûlé lors d'un rite funéraire

Stéphane Zagdanski

Sprezzatura : J'ai trouvé cette citation hier en relisant la 2^e édition de votre *De l'antisémitisme* qui nous a donné envie de vous contacter pour participer à notre numéro « L'économie des événements », un passage sur le « non-argent » : « Le monde a très tôt pressenti – et craint le judaïsme pour ce qu'il était : une prodigieuse opération de subversion économique, un bouleversement du principe même du rapport marchand entre les hommes, une déclaration de guerre théorique lancée contre la valeur d'échange par le biais de sa promotion radicale du don. »

Stéphane Zagdanski : Ça c'est écrit en 1995, hein...

Sprezzatura : Déjà dans la première édition.

S. Z. : Oui, les ajouts de la 2^e édition en 2006 sont la préface, la longue postface, et un chapitre sur Bossuet.

Sprezzatura : Douze ans avant la Crise... vous écrivez donc : « Un épisode célèbre et bien connu de la Bible va jusqu'à décrire une humanité libre de toute économie », et cette humanité, c'est celle qui découvre la manne. Et vous précisez : « La manne n'est pas seulement une mystérieuse nourriture, elle est un mystère comestible : *man hou*. « Qu'est-ce? », la question faite aliment, la pensée mangeable.»

S. Z. : La manne apparaît au petit matin dans le désert avec la rosée, c'est une sorte de givre comestible. *Man Hou* ? se demandent héberlués les Hébreux affamés. Soit en hébreu, littéralement : « qu'est cela ? » ce qui a donné la « manne ». Ce qui est amusant, c'est que lorsqu'on dit en français, « une manne », on pense d'abord à une « manne » financière, ce qui est un contresens absolu puisque dans la Bible la manne est gratuite, elle est gracieuse au sens propre, c'est un don de Dieu, un miracle réitéré, elle nourrit les Hébreux qui ont faim et risquent de mourir. Et surtout, raison pour laquelle je qualifie la manne de « non-argent », elle ne se thésaurise pas. Ceux qui ne font pas confiance en la possibilité divine de renouveler quotidiennement le miracle et tentent d'en accumuler, pour le shabbat par exemple, la voient aussitôt pourrir, devenir inconsommable ! En 1995, je n'avais pas encore médité sur la crise financière comme dans *Chaos brûlant*, mais j'avais tenté de réfléchir, évidemment, à l'amalgame que font en permanence les antisémites entre les Juifs et l'Argent. D'où ça vient ? me suis-je demandé. Partant de l'idée que tout préjugé antisémite est toujours l'inversion paranoïaque, non pas tant de la « réalité » que d'un certain mode d'être au monde du

judaïsme, je me suis dit... au fond, le judaïsme est la religion de la gratuité ! Qu'on songe au « don de la Torah » sur le Sinaï ; le Don, comme la manne ou la charité, sont essentiels dans le judaïsme...

Sprezzatura : *Man hou*, dans la Torah, ce n'est pas le nom donné à cette chose, c'est la question...

S. Z. : Moïse commence par annoncer aux Israélites du « pain céleste », formule que s'attribuera le Christ dans l'*Évangile de Jean* : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel », ce qui aboutira à l'eucharistie, au *panes angelicum* donc, du catholicisme. Ensuite survient la perplexité des Israélites, qui n'en avaient jamais vu : *Man hou*, « qu'est-ce ?... » Ensuite, du coup, ce pain du ciel biblique sera désigné par le mot hébreu *man*, d'où vient le français « manne ». De même que le mot « Adam », vient de « *adama* », « la terre »... C'est comme si on disait : « Le Qu'est-ce ?... » « Le Quoi ? » J'ai mangé du « Quoi ? » aujourd'hui... Et l'on n'en est qu'au mot-à-mot hébraïque ! Je ne vous parle pas des montagnes de commentaires midrachiques et talmudiques sur cette question !

Sprezzatura : Vous citez aussi Rachi : « La rosée descendait sur le sol, et la manne tombait par-dessus, puis la rosée à nouveau descendait sur la manne, qui se trouvait ainsi comme enveloppée dans un écrin. » Vous commentez : « Un trésor absolu, c'est-à-dire sans prix. On ne monnaie pas la rosée. » Et vous citez le Talmud : « Il prodigue à chacun ses faveurs et l'argent n'est d'aucun secours... » Alors là, en pleine crise économique... On aimerait bien savoir où ça se trouve... Et on sait... Mais beaucoup de gens seraient déçus du résultat... (*Rires.*)

S. Z. : Tant pis pour eux...

Sprezzatura : Il y a aussi un chapitre, toujours dans *De l'antisémitisme*, où vous faites l'apologie du don des dons...

S. Z. : Ce qu'on nomme communément le don de la Torah...

Sprezzatura : Mais aussi du *tsimtsoum*, que vous décrivez comme « le parfait potlatch... » : « Le *tsimtsoum*, ou la divine division, le don des dons, le parfait potlatch, Dieu s'évanouissant, s'invanouissant plutôt, se retirant “de lui-même en lui-même”, afin que s'érige l'univers. Pulsation créatrice, coup-de-cœur (au sens propre), ouragan d'absence dans la présence, jaillissement du creux au cœur du plein, “sorte

d'inspiration sans pesanteur, procédant par coups de partie, effleurant sans jamais s'attarder", qui "risque d'être assez *divine* pour refuser la décision partout", écrit Bataille en une phrase qui s'applique d'autant plus merveilleusement à la pensée juive qu'elle n'y a aucun rapport. »

Cette citation de Bataille qui arrive comme ça, miraculeusement, « refuser la décision partout », est-ce que ce n'est pas en fait le mouvement de l'économie générale des choses ?

S. Z. : Chez Bataille ?...

Sprezzatura : Chez Bataille, et peut-être dans la mystique juive...

S. Z. : Là, l'application que j'en fais, c'est par rapport à l'absence et à la présence de Dieu dans la création du monde. Le *tsimtsoum* subvertit l'idée qu'on se fait de la création du monde. Ce n'est précisément pas l'étant suprême qui déploierait quelque chose d'autre que lui-même à partir de sa toute-puissance, ni, de par son omnipotence et son omniscience, qui pourrait envisager et produire la Création. Avec la mystérieuse et splendide notion de *tsimtsoum*, la kabbale lourianique a inventé une « création du monde » inouïe, parfaitement étrangère à la métaphysique occidentale. Le *tsimtsoum* est une contraction originale. On traduit parfois par « donation soustrayante ». *Tsimtsoum*, en hébreu, ça vient d'un mot qui veut dire « se contracter ». On le trouve dans le Talmud pour désigner la « concentration » de la présence divine dans le Saint des Saints, entre les Chérubins. Une des interprétations possibles, c'est que Dieu étant infini, pour qu'il y ait création il va lui falloir trouver cette infinité. Dieu va devoir faire de la place au monde dans sa propre infinitude, il va donc devoir se rétracter. D'une certaine manière, Dieu va devoir créer du vide en lui. Cette première rétractation destinée à faire le vide ne provoque qu'un point infime par rapport à la plénitude du divin. Mais c'est à partir de ce point infime que l'univers peut s'épandre. Il ne faut pas l'envisager en termes spatiaux ou métaphysiques, c'est un mouvement de pulsation, le *tsimtsoum* est une première pulsation qui ne va plus cesser ensuite. C'est pour cela que je le compare à un cœur battant.

Sprezzatura : Ce n'est pas en termes spatiaux, mais c'est en termes topologiques.

S. Z. : Peut-être, il faudrait voir de plus près. Tout ça est écrit en hébreu, pensé en hébreu, au Moyen-Âge, vous voyez ? Ce n'est pas métaphysique, c'est sûr... C'est pas l'espace métaphysique, c'est pas le temps métaphysique, c'est pas le premier

« moment » de la Création. C'est pour cela que la Bible commence par le mot *Beresbit*. *Beresbit* n'a aucun rapport avec le temps, ça signifie « en tête », et non pas « au commencement ». Alors, pour en revenir à la phrase de Bataille, au moment où Dieu va accomplir un acte de domination absolue, à savoir la création de l'univers, il se soustrait de cet acte-même. C'est pour ça que, lançant le jeu, il se retire du jeu.

Sprezzatura : Il ne décide rien.

S. Z. : Il ne décide rien, d'une certaine manière... Alors après, tout ça peut et doit se peaufiner... Il faut aussi prendre en considération le texte de la Torah. « Dieu vit que la lumière était bonne... » « Dieu dit “jour un” », etc. Dieu nomme les choses, la Création c'est d'abord un processus de nomination autant que de scansion, d'expansion et de dissociation...

Sprezzatura : De *jeu* à tous les sens du terme... Laisser du jeu...

S. Z. : Laisser du jeu, mais surtout laisser de l'ampleur à la nomination. La Torah ne dit pas : « Il créa le jour avec telle ou telle matière », elle dit: « il nomma le jour “jour” »...

Sprezzatura : Ça rappelle l'histoire de l'Être, cette espèce d'apparition-disparition permanente, ce retrait, ce don dans le retrait...

S. Z. : Bien sûr, c'en est très proche. Mon ami Gérard Guest me disait récemment qu'il venait de relire un texte de Gershom Sholem expliquant comment Dieu se dissimule derrière ses différentes nominations, et qu'il lui venait en permanence à l'esprit le retrait de l'Être selon Heidegger.

Sprezzatura : Mais en quoi cette description, cette nomination, presque ce chant de la création échappe à la métaphysique ?

S. Z. : D'abord parce que cela est envisagé depuis un monde langagier qui n'est pas le grec, ni le latin, ni le monde de la métaphysique, mais l'hébreu. Or ça ne fonctionne pas du tout de la même manière en hébreu, lequel, comparé au gréco-latin, est du chinois! Et du coup cela donne un « récit » de la Création qui n'a rien à voir avec les mythologies grecques et romaines. On n'est tout simplement pas dans le monde grec...

Sprezzatura : On n'est pas dans la même topologie, en tout cas.

S. Z. : On n'est pas dans la même topologie, on n'est pas dans la même géométrie, on n'est pas dans la même temporalité, ni dans la même causalité, la même logique...

Sprezzatura : Il y a cette phrase que vous citez souvent, « Pas d'avant ni d'après dans la Torah. »

S. Z. : C'est une maxime classique de l'herméneutique juive, qu'on trouve chez Rachi et ailleurs...

Sprezzatura : Qui remet fondamentalement en question l'idée d'une création du monde qui serait un début...

S. Z. : Oui. Il n'y a dans la Bible aucune des catégories de la pensée occidentale... Ce sont des choses que l'on ne peut pas deviner si on ne lit pas l'hébreu. Cela, Heidegger, par exemple, l'a complètement manqué. Pour lui, le « judéo-chrétien » est un seul et même univers issu de Platon ! Enfin, peu importe, mais c'est pour cela que je vous dis : ça se déploie depuis la langue, en l'occurrence l'hébreu. L'hébreu biblique. Je ne parle pas de l'hébreu moderne employé en Israël, qui s'est occidentalisé et abrasé sur le mode occidental. Pas d'autre choix pour fonder un État. Sinon il aurait été inapte à la communication. Par exemple, une des caractéristiques de la grammaire biblique, c'est ce qu'on appelle le « *vav* conversif », le *vav habipoukeh* : « le *vav* du bouleversement ». Le *vav* est à la fois une lettre de l'alphabet hébraïque et le mot « et ». Or, lorsque cette lettre-mot se trouve placée en préfixe d'un verbe, elle en renverse la temporalité. La « temporalité » verbale ne désigne pas le passé ni le futur, mais ce qu'on nomme en français « l'accompli » ou « l'inaccompli ». C'est beaucoup plus subtil et complexe. Il n'y a pas de passé ni de futur dans la grammaire biblique, car l'inaccompli peut être un présent, ce qui est en train de se produire, mais ça peut aussi être un futur, ce qui n'est pas encore achevé, etc. Non seulement l'alphabet mais la grammaire même de cette langue n'a rien d'occidental. Souvent, dans la Bible, un verbe est écrit à l'inaccompli : « Dieu parlera » par exemple, ce qui devrait être un « futur ». Mais comme il est précédé du « *vav* du bouleversement » (ce qui donne littéralement « et Dieu parlera »), la phrase passe par convention à l'accompli, devenant, *grosso modo*, « Dieu a parlé »... La temporalité se renverse par l'adjonction d'une simple lettre.

Sprezzatura : On voit ce que ça peut avoir d'explosif pour la pensée économique.

S. Z. : Oui, parce que l'Économie est intégralement métaphysique, elle fonctionne sur la trilogie métaphysique Avant-Pendant-Après, sur le rapport à l'échange métaphysique, sur la communication métaphysique. Pas d'économie sans moyen de communication, la langue elle-même doit se plier au mode de la communication. Or l'hébreu biblique n'est pas une langue, c'est un texte, un texte fondé sur sa propre polysémie perpétuelle, un texte consubstantiellement voué à l'hérméneutique. Une nation moderne ne peut pas s'ériger sur une telle ambiguïté gravée à même chaque mot.

Sprezzatura : C'est dommage ! (Rires.)

S. Z. : C'est réservé aux poètes... Les grammairiens sionistes ont dû abraser tout ça pour aboutir à l'hébreu moderne. L'exemple le plus célèbre d'ambivalence hébraïque reste le Tétragramme. Lorsqu'on lit les quatre lettres du nom de Dieu : *Yod Hé Vav Hé*, c'est imprononçable ! Nul ne sait comment ça se prononce. Ni « Yahvé » ni « Jéhovah » comme l'ont conjecturé les chrétiens. On ne sait pas ! ça ne veut rien dire ! Ces quatre lettres peuvent vouloir tout dire et rien dire : c'est un nom propre dont l'étymologie exacte s'est évanouie, comme Dieu dans le *tsimtsoum*... Les Juifs religieux n'essayaient jamais de le prononcer. Ils profèrent à la place, dans les prières, « *Adonai* », surnom de Dieu signifiant « mon seigneur ». Ils ne lisent donc pas les lettres du Tétragramme, qui d'ailleurs, dans les livres de prières, ne sont même pas tracées intégralement : elles sont condensées en une sorte de sigle, deux fois la lettre *yod*, pour qu'on ne risque pas, par erreur, de quand même les prononcer!

Sprezzatura : Un peu comme dans la Bible de Chouraqui en français ?

S. Z. : Non, car dans la Bible de Chouraqui il y a écrit en petit, au-dessus des quatre lettres YHVH, le mot « adonai ». Dans l'original en hébreu, le mot « adonai » n'y est pas. C'est une convention implicite que lorsque l'œil aperçoit le Tétragramme, il doit dire le mot *Adonai* qui n'est écrit nulle part... J'ai un souvenir touchant, qui date de la préparation de ma *bar-mitsvah*, vers 11 ans. J'avais un professeur particulier, Monsieur Azogui. Il me faisait apprendre et lire la *parasha*, le passage que j'allais devoir lire dans un vrai rouleau de la Torah, c'est-à-dire chanter à voix haute devant l'assemblée à la synagogue le jour de ma *bar-mitsvah*. Et je tombe sur un mot compliqué que j'essaie de prononcer. C'était le Tétragramme. Je ne comprenais pas

le mot, le sens, ce qui est logique puisqu'il est illisible. J'essaye de l'annoncer, et Monsieur Azogui m'interrompt vivement et me dit : « Non non, là tu dis *Adonai*, celui-là tu ne dois pas le lire ! » Je me souviens encore comme si c'était hier de ce jour où je reçus ma première leçon de mystique juive...

Sprezzatura : « Ne te casse pas la tête, dis *Adonai* ! » (*Rires*)

S. Z. : Je ne devais apprendre que bien plus tard qu'il y a toute une théologie de la prononciation du nom de Dieu. Ce n'est pas tant qu'il est imprononçable, mais que selon les commentateurs « il ne se prononce pas comme il s'écrit ». Sa prononciation réelle – et même son nombre exact de lettres –, on ne la connaît plus... Elle s'est perdue... Autrefois dit le Talmud, à l'époque du Temple de Jérusalem, le grand prêtre avait le droit de le prononcer une fois par an... Puis, à cause des péchés successifs du peuple d'Israël, ce savoir et ce privilège s'est perdu. Spirituellement, prononcer et invoquer le nom divin, pour les Juifs, ce n'est pas anodin. Ce n'est pas un nom à tous les noms comparable. Ce n'est pas le mot « Dieu », « God », « Gott » etc. qui ne correspond à rien dans le Texte et du coup s'invoque universellement à tout bout de champ. Le judaïsme demeure dans une relation immédiatement, spontanément, intégralement mystique avec le Texte. Lire un mot, en hébreu, a des effets théurgiques. Il se passe quelque chose au niveau de ce qu'on appelle « le monde d'en haut » dans la Cabale. Donc il y a un mouvement de dissimulation, de retrait, là aussi il y a déjà du retrait, au niveau du nom... D'ailleurs c'est un double mouvement de retrait, puisque si moi je m'autorise à dire, dans notre conversation, « *Adonai* », un juif très pieux s'interdirait de le proférer en dehors de la prière. Quand on veut en parler au cours d'une conversation, on dit *Adoshem*. Un surnom du surnom ! Un mixte de « *Adonai* » et du mot *shem* qui veut dire « nom » ! Comme une protection supplémentaire.

Sprezzatura : Ce mouvement de retrait est aussi un mouvement de fugue, ou de fuite. Dans plusieurs passages aux thèmes géostratégiques, notamment dans vos analyses de « l'antisémitisme », au sujet de la création d'Israël, vous rappelez que cette terre, c'était un refuge, ce n'était pas une conquête...

S. Z. : C'est dans *De l'antisémitisme*, afin d'expliquer en quoi le sionisme n'est pas un impérialisme... Qu'on soit d'accord ou pas avec cette idéologie... C'est une idéologie, c'est certain, mais ce qu'elle a provoqué n'est pas un impérialisme ni un colonialisme... Pourquoi ? Un impérialisme, historiquement, ça se définit très simplement : une population, au départ des aventuriers, des découvreurs, des

explorateurs, viennent d'un certain continent pour débarquer sur une terre sur laquelle ils n'ont strictement aucun droit, aucune légitimité, parce qu'elle n'a aucun rapport avec leur culture et leur pays d'origine. Ils viennent nécessairement dans un esprit de conquête. Ça s'est toujours passé comme ça, depuis les débuts de la civilisation. On arrive en Afrique, on est « blanc », on voit des êtres dont la couleur de peau est inconnue, et spontanément on les confond avec des démons parce que tout l'imaginaire chrétien vous y conduit. Le réflexe impérialiste c'est : On arrive, donc c'est à nous. C'est à nous, catholiques portugais, c'est à nous, catholiques espagnols, c'est à nous protestants britanniques, c'est à nous musulmans ottomans, etc. Cela sur la plupart des continents du monde depuis des siècles. Il y a des exceptions, comme lorsque les Quakers persécutés débarquent en Amérique, ou lorsque des esclaves africains y sont déportés de force, mais c'est que l'impérialisme européen avait d'ores et déjà disposé de ce continent, pour que les premiers songent à s'y réfugier... Le « C'est à nous » se déploie toujours sous la forme du génocide concret ou culturel des civilisations et des populations qui sont là depuis des millénaires et qui ont, elles, toute la légitimité géographique, spirituelle et historique pour vivre sur ces terres.

Sprezzatura : Et vous précisez que ce sont des motifs économiques qui motivent le colonialisme...

S. Z. : Évidemment ! Toujours. Si le premier marin portugais débarquant en Afrique au XV^{ème} siècle n'avait pas constaté que la région regorgeait d'or, de fruits, de matières fabuleuses, si ça avait été une contrée désertique, il serait reparti d'où il venait... Le cas des Juifs en Palestine n'a strictement rien de commun. Première radicale divergence d'avec tout impérialisme : la Palestine est un lieu spirituellement fondateur du judaïsme depuis plusieurs millénaires. *Eretz Israël*, « la terre d'Israël », est une des notions majeures de la Bible, de même que l'expression *Bnei Israël*, « fils d'Israël », nomme les Hébreux. Et nous venons de constater l'importance de la nomination dans la pensée juive. Les Juifs et cette terre portent le même nom depuis des millénaires ! Ce n'est pas un continent inconnu, une contrée oubliée que les sionistes auraient abordée au hasard de leurs pérégrinations ! Deuxième divergence d'avec tout impérialisme : le sionisme est à la source une solution idéologique et utopique en réponse aux persécutions antisémites dans toute l'Europe. Et pas uniquement aux pogroms à l'Est, puisque c'est en France, en pleine affaire Dreyfus, entendant les vociférations des liges antisémites dans les rues de Paris que Herzl a l'idée d'un État juif assurant la protection des Juifs dispersés. Troisième divergence : la majorité des Juifs qui émigrent en Palestine depuis toute l'Europe, aux XIX^{ème} et

XX^{ème} siècles, ne le font pas volontairement ni de gaieté de cœur. Ils quittaient un univers culturel, la Pologne, la Russie, l'Allemagne, la France etc., qu'ils aimaient, mais où leur survie n'était plus assurée. Ce fut encore le cas au XX^{ème} siècle pour les Juifs d'Éthiopie ou du Yémen. La Palestine, en partie désertique, ce n'était pas leur monde, ils n'y allaient que pour se protéger. Ainsi la création de l'État d'Israël est-elle intimement liée à un traumatisme fondateur en Europe, qui est la tentative de destruction des Juifs. C'est ce qui a emporté la décision : il fallait que les Juifs eussent un État à eux pour se défendre définitivement de l'antisémitisme à venir. Cela n'a rien à voir avec un processus de colonisation tel qu'il y en eut sur tous les coins de la planète, en Asie, en Afrique, dans les Antilles, aux Amériques, partout. Il y eut toujours une présence juive en Palestine, et d'ailleurs jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, les relations avec les Arabes ne posaient pas de problèmes majeurs. Les problèmes sont nés avec la revendication sioniste et l'opposition délirante qu'elle a suscitée parmi les leaders arabes, par pur antisémitisme traditionnel. Le plus influent leader de la région à l'époque, le grand Mufti de Jérusalem, s'est carrément associé à Hitler. Les Arabes ont d'emblée pris le parti du nazisme contre le sionisme...

Sprezzatura : Alors ce qui est à la fois beau et terrifiant, c'est que ce mouvement de fuite et de refuge...

S. Z. : Oui, aux racines du sionisme. Après, ce que c'est devenu plus tard... Un État spectaculaire qui fonctionne comme tout État au monde aujourd'hui...

Sprezzatura : Ce qui est à la fois beau et terrifiant, c'est que tout se passe comme si ce mouvement de fuite était le seul accordé à l'économie générale des choses, comme si toute chose authentiquement belle et indemne, pour rester indemne, devait fuir...

S. Z. : Oui, sauf que là, l'État d'Israël naît après le ravage. Pour les Juifs le pire a déjà eu lieu...

Sprezzatura : Mais ce n'est pas seulement le judaïsme, c'est l'humanité... Car ce mouvement de conquête, de colonisation dans le monde entier a préfiguré la destruction des Juifs d'Europe...

S. Z. : Bien sûr. Lorsque les Occidentaux génocident les Indiens d'Amérique, c'est bien entendu par racisme culturel mais aussi parce que l'existence des Amérindiens est un frein à l'extension des chemins de fer, et donc à celle de

l'économie occidentale. Et comme par hasard les spiritualités amérindiennes entretiennent un rapport de profonde gratuité à cette terre, leur terre, ce que ne peuvent comprendre ni supporter les colons blancs. Mais ce n'est pas exactement la même chose lorsque les nazis tentent d'exterminer les Juifs, qui sont aussi européens qu'eux-mêmes. Quant aux Yankees, c'est eux qui n'avaient *a priori* rien à faire en Amérique. Comme disait Clémenceau à l'époque des guerres coloniales : « On n'avait pas à y aller... » Vous avez donc raison en un sens profond : la métaphysique occidentale ne peut pas accepter quelque altérité indissoluble que ce soit en son sein... Et pour la métaphysique, son sein, ça désigne le globe ! La planète entière appartient à l'Occident ! Au point que l'Occident ne supporte pas la réalité « externe » du globe, la Nature, raison pour laquelle il finit par la génocider également. À chaque fois que les Occidentaux ont débarqué quelque part, il y avait des êtres humains présents depuis des millénaires, porteurs de civilisations fabuleuses, d'une richesse, d'une subtilité et d'une beauté tout à fait équivalentes à nos plus belles réalisations occidentales, et cela depuis au moins l'impérialisme romain, dont s'inspirent tous les impérialismes modernes – à commencer par le nazisme –, plus ou moins à leur insu. *A contrario* la culture juive s'est fondée sur son opposition à l'impérialisme romain, et sa défaite face à lui...

Sprezzatura : Dans *Chaos brûlant*, vous évoquez le Groenland...

S. Z. : Oui, je parle longuement des Inuits et surtout de leur langue... Leur culture aussi a été génocidée, et désormais c'est leur monde même qui est annihilé, au sens propre puisque la Banquise fond inexorablement, pour la plus grande satisfaction des grands groupes pétroliers. Ça me touche profondément. Quant aux Juifs, ils sont depuis toujours une épine dans le pied de l'Occident, et quelle épine ! Car c'est tout de même une épine fondatrice. L'Occident est en partie fondé sur la Bible, donc sur les Juifs. En passant par le tamis chrétien, mais enfin la source est juive !... Il y a les Grecs, les Latins, et les Juifs... Athènes et Jérusalem... Donc vous avez raison, il y a un même rapport perverti à sa propre origine, que ce soit dans le cadre de l'antisémitisme ou de l'antijudaïsme, et dans celui des génocides des Amérindiens, ou des Africains qu'on va coloniser et dévaster aussi. Et à chaque fois sur le même mode. L'Occident se fuit en s'imposant aux autres.

Sprezzatura : Avec à chaque fois un malaise par rapport à soi-même...

S. Z. : Je pense encore davantage que c'est un mauvais rapport de la métaphysique à l'altérité et à la gratuité. Ce n'est même pas vraiment une haine de

soi, parce que nul ne sait en quoi consiste le judaïsme ni la part qu'on y a, que l'on soit juif ou pas, en Occident... Ou alors c'est une haine inconsciente de sa propre origine.

Sprezzatura : Justement, le fait de ne pas connaître l'autre est pour la plupart des gens terrifiant parce que ça les ramène à leur méconnaissance d'eux-mêmes. Vous dites vous-même que l'antisémitisme, c'est aussi la haine du style.

S. Z. : Oui, alors ça c'est un trait...

Sprezzatura : Mais ça a un rapport...

S. Z. : Bien sûr, mais quand je dis une « haine du style », je veux dire une haine de ce qu'est la Torah, l'écrit, une révolusio vis-à-vis de ce texte-là...

Sprezzatura : Et aussi une haine du fait qu'elle soit insaisissable, que dans sa nature même – non seulement du fait que c'est une autre langue – mais que dans sa nature même ce soit un texte mouvant...

S. Z. : Bien sûr. Ce texte échappe intégralement à la rigueur métaphysique. On n'est pas dans Platon ni dans Aristote. Il n'y a que les Juifs pieux qui le savent, et qui en pratiquent la lecture sur un mode non-métaphysique, fidèles en cela à l'altérité vibratoire du texte, ce que j'appelle le « swing du sens ».

Sprezzatura : Dans votre roman *Chaos brûlant* où vous parlez beaucoup de « DSK », d'une façon peut-être un peu trop subtile pour l'époque (*rires*), il y a un passage, dans l'asile, où apparaît un personnage qui s'appelle Marx et qui dit : « L'argent est le juge jaloux de l'Amérique, et c'est la raison pour laquelle, chez Shakespeare et particulièrement dans le *Roi Lear*, *dollar* rime avec douleur. L'argent souffre, et il hait les jouisseurs, c'est-à-dire par essence les dépenseurs... »

S. Z. : C'est vrai qu'on n'est pas loin de Bataille...

Sprezzatura : « ...C'est la contrepartie de l'équivalence entre gratuité et liberté, couramment signifiée dans le mot *free*. Dollar et douleur d'une part, émancipation et gratuité de l'autre, à quoi il faut ajouter l'amour, puisque l'étymologie du mot *free*, enseigne qu'en proto-indo-européen, la base *pri* signifie : aimer. »

S. Z. : Ce passage-là de *Chaos brûlant* advient, je crois, après avoir souligné que sur le mur du tribunal new yorkais, il y a inscrit « *In God We Trust* ». Comme sur les dollars américains... « On truste en Dieu. » La devise du dollar...

Sprezzatura : L'étalon-or de la justice divine...

S. Z. : Pour un juge américain, DSK, avec son rapport délirant à l'argent, est spontanément coupable...

Sprezzatura : Cette dépense...

S. Z. : Oui, mais ce n'est pas non plus une dépense au sens noble, au sens glorieux de Bataille et du potlatch. DSK est un type qui aime l'argent. C'est vulgairement un nouveau riche dépensier. Il n'a par conséquent pas le même rapport à l'argent que les protestants américains qui sont dans l'accumulation. DSK est davantage dans la fumisterie, dans la FMIsterie...

Sprezzatura : Alors évidemment, dans tout ça, la culpabilité d'un Bataille...
(rires)

S. Z. : Il est injugeable, Bataille... Innocent à jamais.

Sprezzatura : Beaucoup d'anecdotes toutes plus hilarantes les unes que les autres dans *Chaos brûlant*... Les pays européens les plus endettés, le Portugal, l'Italie, la Grèce, l'Espagne... *Spain*... Dans le jargon des traders, ça donne les « PIGS »... À plusieurs reprises vous soulignez le fait que l'économie financiarisée a intérêt à la catastrophe, avec la « spéculation à la baisse »...

S. Z. : Certains économistes ont fondé des théories entières sur la destruction...

Sprezzatura : Ça rappelle Orwell qui avait fait une description très précise de la « nécessité des guerres », pour « détruire les surplus » et probablement aussi pour régler quelque chose d'autre...

S. Z. : Il y a Schumpeter, un économiste du début du XX^{ème} siècle, qui est un des économistes de la destruction, même si ce n'est peut-être pas au niveau où nous le vivons aujourd'hui. Il avait élaboré toute une théorie de la « destruction créatrice ».

Là, avec la crise financière, l'argent se nourrit du ravage. C'est le fil rouge de *Chaos brûlant*...

Sprezzatura : « L'argent vient du néant, il se nourrit de l'anéantissement. »

S. Z. : Oui, l'argent a un rapport consubstantiel avec le *nihil*, il ne crée rien, et d'ailleurs, dans l'économie classique, on crée de l'argent en créant de la dette. L'économie moderne est fondée sur la dette, pas sur l'accumulation de richesses.

Sprezzatura : Avec le symptôme de la disparition de l'étalon-or...

S. Z. : Et puis le principe de la banque, c'est qu'à partir du moment où sur votre compte on vous donne cent euros, par exemple, vous retirez cent euros au distributeur, ces cent euros sont abolis quelque part ailleurs, et non pas additionnés. C'est pas le banquier qui note que vous lui devez cent euros sur sa propre réserve personnelle. Il y a eu de nombreuses analyses sur le rapport infantilissant du client au banquier... Ce n'est pas : je vous donne un euro vous m'en rendez deux. C'est qu'on détruit virtuellement quelque chose pour créer de la monnaie... Shylock est un enfant de chœur en comparaison !

Sprezzatura : C'est presque un programme... C'est non seulement un anéantissement concret des choses, mais avant tout un anéantissement spirituel, on détruit ce qu'il y a d'humain dans le langage, on détruit à la fois la possibilité du malentendu et de l'interprétation...

S. Z. : On détruit la gratuité... Le malentendu c'est la gratuité... Laisser du jeu libre entre ce que l'un dit et ce que l'autre entend... Jouer sur les mots... Tout ce qui joue avec la langue, d'une manière générale, participe, procède de la gratuité... D'ailleurs les enfants adorent les jeux de mots.

Sprezzatura : Alors que l'image, on peut faire semblant de croire qu'elle veut dire une seule chose à la fois...

S. Z. : Et c'est encore pire quand on passe à l'image numérique... Elle a tout envahi, pas seulement le monde de l'image, mais le monde tout court. L'image numérique, c'est un étant binaire, fait de zéros et de uns.

Sprezzatura : Alors il y a la tentation terrifiante de croire que rien ne pourra échapper au numérique... On parlait tout à l'heure du livre papier qui commence paraître à disparaître, même si l'objet, ou plutôt la chose, pour l'essentiel, n'est déjà quasiment plus là...

S. Z. : Il n'y a pas beaucoup de raisons d'être optimistes – mais ce qu'il faut se dire, c'est une des choses que j'essaie de montrer dans *Chaos brûlant*, c'est que le ravage n'a pas de pire ennemi que la parole. Et que, dès lors, pour tenter d'échapper au ravage, la *décision urgente* – comme pourrait le dire Heidegger – consiste à sauvegarder la parole. Et là, on n'est plus dans le fait d'être publié sur du papier ou pas. Un écrivain, par définition, un poète, c'est quelqu'un qui tente de sauver, de sauvegarder en lui la vie vivante de la parole, le verbe, la pensée. On peut l'appeler comme on veut.

Sprezzatura : On le sent bien dans les strates successives des livres de Joyce, par exemple, une chose qui perdure, cette espèce de fascination, de certitude que la récitation, le son même des mots, sauve et rassure : les enfants, les adultes, les vieux, les mourants, le simple effet de nommer les choses, de réciter des comptines...

S. Z. : Les prières, c'est aussi ça... Tout rapport sincère et vrai à la parole en procède... La prière que l'on fait pour un mourant, qu'est-ce d'autre que de sauvegarder cette personne dans votre parole ? J'ai eu à réciter la prière rituelle sur le lit de mort de ma mère, une prière que je ne connaissais pas, j'avais dû la chercher et l'apprendre, en l'attente de son dernier souffle. Ce sont des choses très intenses, évidemment. Je fais aussi chaque soir une prière avec ma fille, avant de lui lire une histoire au lit et qu'elle ne s'endorme, c'est le *Chéma Israël*. J'en récite un petit bout parce qu'elle est assez longue. Je commence par réciter d'abord un passage qui précède le *Chéma* proprement dit, une petite prière intitulée le *Ribono chel olam*, dans laquelle on demande à Dieu de pardonner à tous ceux qui nous ont offensé, et aussi de nous préserver de Satan, de la mort, de tous les dangers liés à la nuit. Je récite cela en hébreu tous les soirs, puis on doit se couvrir les yeux pendant le *Chéma*, c'est un petit rituel qui dure deux minutes, c'est pour l'apaiser, c'est ce que j'ai pris l'habitude de faire avec ma fille. Pour la préserver, mais aussi pour me préserver moi-même, par son intermédiaire à elle...

Sprezzatura : Le fait de prononcer certains mots...

S. Z. : ... a des effets.

Sprezzatura : Physiques, immédiats.

S. Z. : Et puis il y a la transmission... Très tôt j'ai commencé à transmettre à ma fille des petites prières en hébreu, comme moi, dans mon enfance, je récitais des petites prières en hébreu... Donc, pour en revenir à ce qu'on disait, la parole ennemie du ravage... L'ennemi, ce n'est pas un ennemi au sens d'un adversaire... sinon on retombe dans une perspective nihiliste, mais disons que ce que hait le plus le nihilisme, c'est la parole. Quand on a un peu lu Heidegger, c'est des choses qu'on comprend très vite...

Sprezzatura : La parole, c'est le *man bou*...

S. Z. : Mais bien sûr !... Une énigme comestible... *Man bou*, c'est le premier mot de la pensée : « Qu'est-ce que c'est ? » C'est intéressant, parce qu'en grec, l'équivalent serait le *ti estin*, le « qu'est-ce ? ¹ », la *quidité*, l'*ousia* devenue *essentia*...

Sprezzatura : Alors que c'est la question qui est le plus précieux...

S. Z. : Voilà, l'étonnement pensif.

Sprezzatura: Vous écrivez dans *Chaos brûlant* : « À partir de 1971, lorsque la monnaie se détacha sans retour de l'étalon-or, les économistes la surnommèrent « *fiat money* », d'après le verbe qui dans la traduction latine de la Bible désigne la création du monde *ex nihilo*. Autant dire que l'argent participe du néant. Il puise son illogique existence dans le tonneau de Danaïdes du non-être. Il ne peut par conséquent s'alimenter que d'anéantissement : soit celui de son inexistence concrète, soit celui de la misère qu'il provoque toujours, figure de proue décharnée de sa luxueuse nef affolante lancée à l'assaut du monde. »

S. Z. : On a là une monnaie qui entend rivaliser avec la création du monde. Avant elle, il n'y a rien. Ce n'est pas « après moi le déluge », c'est « avant moi le néant ». Et puis on remplace la lumière de Dieu par le *money*, ce qui est significatif.

Sprezzatura : Le *man bou* par le *money*. (*Rires*.) Juste après, vous faites un portrait terrible d'Isaac Newton. C'est affreux...

¹ Je pensais qu'il ne s'agissait pas d'une question, mais Gérard Guest me confirme qu'en grec également la formule est interrogative.

S. Z. : Ce type est fabuleux... Un grand paranoïaque mais un génie absolu...

Sprezzatura : Vous racontez son face à face avec un faussaire génial...

S. Z. : Oui, mais Newton est encore plus génial, et il va le détruire...

Sprezzatura : Il va l'interroger, le torturer... « Chaloner se prit sur le bec toute la divine perspicacité, l'intuition phénoménale, la colossale puissance investigatrice du concepteur de l'espace absolu, du découvreur de la gravitation universelle et du spectre de la lumière, du fondateur du calcul infinitésimal... Quelle chance avait le Pervers face au Paranoïaque qui, à vingt-trois ans, avait classifié les cubiques des fonctions dérivables et exposé leurs tracés avec asymptotes, inflexions et points de rebroussement ? » (*Rires.*)

S. Z. : Parce que Newton a beau être un génie, c'est un flic aussi... Il travaillait pour la Reine, il était responsable de la Monnaie...

Sprezzatura : Il décrit l'ordonnancement du Monde de la manière la plus efficace possible à cette époque-là, et il en profite au passage pour dégommer les malheureux qui ont voulu ruser avec l'Argent... (*Rires.*)

S. Z. : Les faux-monnayeurs !...

Sprezzatura : *Chaos brûlant* fourmille d'autres portraits de personnages tragiques... Comme Sutter, ce colon californien sur les terres duquel on découvre de l'or, ce qui... le ruine.

S. Z. : C'était l'homme le plus riche du monde, Sutter, et il n'a rien pu faire, les gens sont arrivés par nuées, comme des sauterelles sur ses terres. Ruiné, parce que sa richesse à lui était une richesse à l'ancienne, de grand propriétaire terrien. Or son monde a basculé, un monde qui s'enrichit et se ruine à la fois au passage du ravage, au sens propre...

Sprezzatura : On arrache tout, on creuse la terre...

S. Z. : Il n'y a plus de terre... C'est l'or qui compte... Il n'avait pas les moyens de dresser des barrières, car il possédait le plus vaste ranch du monde, à l'époque... Il était incapable d'empêcher les foules, y compris ses propres ouvriers, de venir fouiller et dévaster sa terre. Toute son entreprise de fermier en fut réduite à néant, alors que c'était l'homme le plus riche du monde... mais sur un mode antique... Vous avez lu le livre que Cendrars lui consacre ?... *L'or* ?

Sprezzatura : Oui, au lycée... Et dans mon esprit ce livre sinistre faisait écho à un livre de Jack London qui s'appelle *La fièvre de l'or*. Je l'ai lu à huit ou neuf ans, je n'y comprenais pas grand-chose, et alors ce titre... J'étais persuadé que l'or était dangereux pour la santé ! Et comme London décrivait dans ce livre les ravages du scorbut, je croyais très logiquement que le scorbut était... la fièvre de l'or. Des erreurs de lecture d'enfant, paradoxalement très instructives... Un autre de ces malentendus d'enfant auquel vous m'avez fait penser tout à l'heure : dans les anciennes traductions un peu hébraïsantes de la Bible, pour désigner Dieu on écrivait : « Yahvé-Dieu... » Et en classe de sixième, un professeur nous avait lu la *Genèse* en cours, et on entendait tous : « *Y avait Dieu* créa... »

S. Z. : *Es gibt ! (Rires.)*

Sprezzatura : Voilà : « *Es gab Gott...* » Du coup, je me disais : « Mais... on peut faire ça ? » (Rires.)

S. Z. : « Yahvé » est une parmi les nombreuses prononciations possibles, mais grotesque pour une oreille juive. Comme « Jéhovah »... Une interprétation aplatissante, une lecture rabougrissante du Tétragramme...

Sprezzatura : Il y a aussi un personnage grandiose, sublime. C'est ce Benjamin Brafman.

S. Z. : Oui, drôle de type lui aussi. Tout est vrai, hein. Tout ce que je raconte est vrai. Y compris les discours extravagants de Brafman dans les synagogues, qu'on trouve aisément sur YouTube.

Sprezzatura : Cet épisode fascinant où il parle non seulement au nom de son ancêtre, mais à la place de son grand-père : « Je n'ai pas survécu. » C'est très beau, parce que nous parlions tout à l'heure de mots qui s'inversent, et là on entend : « J'ai survécu... »

S. Z. : Eh oui, par la voix du petit-fils... Ce qui est intéressant dans son histoire à lui, Benjamin Brafman, c'est qu'avant d'être l'avocat de DSK, il était notoirement celui de la mafia... J'explique pourquoi dans *Chaos brûlant*... Tout démarre avec son père et son grand-père, lors la Nuit de Cristal, à Vienne, en 1938. Son grand-père était tailleur pour la police. Il confectionnait les uniformes de toute la police du quartier. Beaucoup de ces policiers, ses amis, n'avaient même pas fini de le payer. Il était tellement bon avec ses clients qu'il leur faisait toujours crédit. Et ce soir-là, il les voit se mettre à tabasser des Juifs devant lui, en pleine rue. Les amicaux policiers, ses voisins et amis, se métamorphosent du jour au lendemain en bêtes sauvages. Ce jour-là, le père de Brafman, encore adolescent, a cette révélation que l'uniformité peut voiler la sauvagerie : l'uniforme de la police peut dissimuler la bête sauvage. Bien après, le petit-fils Benjamin Brafman deviendra l'avocat des pires crapules de la mafia. On ne peut pas être plus anti-flics, tout en demeurant dans la justice. Il ne devient pas voleur, il ne devient pas mafieux lui-même, mais il les défend dans le cadre de la loi et de la justice américaine. C'est un Juif pieux, il respecte le shabbat, il ne fait pas le moindre écart du point de vue de la morale. En revanche, il défend les pires crapules contre les flics. Or il est lui-même toujours tiré à quatre épingles, à l'instar d'un mafieux italo-américain, c'en est caricatural. Comme s'il avait compris qu'il y a entre l'homme et son apparence extérieure un rapport qui ne peut que s'inverser. C'est très intéressant parce qu'un Juif pieux, comme Brafman l'est, ne doit précisément pas prêter trop d'attention à son apparence. Brafman aurait dû s'habiller en noir et blanc, comme les louvbavitch par exemple, avec leur chapeau, mais pas en costume trois pièces de luxe... En somme, il a un tel degré de religiosité, un tel sens inné de la justice, qu'il en est travesti. Il joue une sorte de comédie avec l'injustice du monde, et avec la justice des hommes dont il connaît la relative injustice.

Sprezzatura : Il fait dire à son grand-père : « C'est une nation civilisée, cultivée, qui a fait ça. C'est un monde civilisé qui l'a contemplé, et n'a rien fait pour empêcher notre massacre. Le monde a entendu nos hurlements, mais n'a rien fait. » Et vous commentez : « Le monde entier pour Brafman porte un uniforme qu'il ne mérite pas. Le monde entier dissimule sous l'uniforme de l'Honneur, de la Loi, de la Justice, de la Solennité, le Mal à l'état pur. Comme les policiers habillés par son grand-père se métamorphosent en vandales éructant de haine, comme les gardes de camp qui assassinèrent sauvagement sa propre petite cousine Haya-Sarah, le monde légal des hommes en uniforme est, dans une polarité inversée, le monde du meurtre et de l'indifférence aux crimes les plus abjects, l'univers où la société majoritairement

sauvage encourage l'assassinat de l'innocence, de la piété, de la sobriété et de l'honnêteté juives. »

S. Z. : Tout cela est très contemporain... Y compris la lutte pour sauver la Parole. Lors de la Nuit de Cristal, le père de Brafman, qui a seize ans, sauve un rouleau de la Torah de l'incendie de sa synagogue, puis plus tard, fuyant l'Europe vers les USA, l'emmitoufle comme un bébé, laissant croire aux douaniers qu'il s'agit d'un enfant mort...

Sprezzatura : La « maison des vivants » pour désigner un cimetière en hébreu...

S. Z. : Voilà...

Sprezzatura : Faire passer l'un pour l'autre... Et c'est très concret, et c'est comme ça qu'on sauve des vies, ou des choses qui sauvent des vies...

S. Z. : C'est souvent le cas, en hébreu...

Sprezzatura : Dans *Chaos brûlant*, vous commentez un mystérieux essai politique dû à un anarchiste britannique du nom de Nathan Dieszkaspeg... *Money kills my Heart*... « Ton compatriote entend démontrer que l'argent est démentiel par nature, et pas seulement par l'usage immodéré qu'on peut en faire. D'ailleurs, explique-t-il, seuls ceux dotés de cette forme particulière de démence nihiliste peuvent espérer en jouir, au péril de leur santé, de leur vie, et bien sûr de leur propre fortune. » L'argent est démentiel par nature ?

S. Z. : Oui, il y a un rapport intime entre l'argent et la folie. Je crois qu'il y a un écrivain bordelais qui vient de sortir un livre traitant de la même chose, non ? Le rapport entre l'argent et la folie...

Sprezzatura : Je ne suis pas au courant, moi je sors de mon vignoble...

S. Z. : Vous n'étiez pas à Bordeaux ?

Sprezzatura : Non, c'était en Avignon... (*Rires.*) Pourquoi, il y a un livre de Sollers là-dessus ?

S. Z. : Vous n'êtes pas au courant !

Sprezzatura : Non...

S. Z. : L'argent et la folie... Allez savoir pourquoi, j'ai l'intuition que c'est moins réussi que *Chaos brûlant*... Il lui manque l'humour juif... (*Rires.*)

Sprezzatura : Vous racontez cette anecdote sur Wittgenstein...

S. Z. : Ah oui, je la tiens de Gérard Guest... Wittgenstein était par son appartenance familiale, d'ailleurs en partie juive, l'un des hommes les plus riches d'Europe. Or il décida de devenir l'un des plus pauvres. Il exigea de son notaire d'être délesté légalement de sa fortune. Le notaire répondit : « Ça va être très compliqué ! », tant sa famille était inépuisablement riche ! Mais il y est parvenu, et il a vécu toute sa vie d'adulte en pauvre. Un type aussi richissime qui veut vivre comme un moine, qui n'est pas intéressé par l'argent, qui n'aime pas l'argent, c'est admirable et rarissime. C'est vrai que c'était un génie : ceci explique cela...

Sprezzatura : « L'argent entrave ma pensée. C'est une question d'ambiance. »

S. Z. : Il explique très bien dans les *Investigations philosophiques* ce qu'il entend par « ambiance » : il prend l'exemple du couronnement d'un roi, et associe soudain l'or de la couronne à l'argent au sens de la monnaie, qui perd toute signification selon l'ambiance. C'est aussi une question d'ambiance, au sens wittgensteinien, si l'argent pollue tout, au point que le monde entier en est empoisonné...

Sprezzatura : Même le pouvoir qu'il confère détruit celui qui l'utilise...

S. Z. : Les gens qui ont beaucoup d'argent n'en sont plus maîtres, c'est l'argent leur maître. Il faut avoir le cœur creux, il faut être d'une vacuité absolue pour s'intéresser à l'argent... Bon, il y aurait une manière d'être noble vis-à-vis de l'argent, c'est en le redistribuant autant qu'on peut. Mais c'est rare qu'on en vienne là lorsqu'on a toujours tout fait pour gagner beaucoup d'argent... Je ne parle pas de « gagner sa vie », de gagner sa survie plutôt, mais de l'accumulation malade et d'ailleurs autonome de l'argent... Quand vous avez beaucoup d'argent, votre argent se multiplie tout seul, il « travaille » comme on dit, sur fond de paupérisation universelle...

Sprezzatura : Le rapport à l'argent, le rapport au temps... Vous citez Benjamin Franklin qui recommande de faire bien attention à l'argent et à l'énergie sexuelle qu'on dépense, car c'est la même chose.

S. Z. : C'est dans une lettre à un jeune homme où se trouve sa célèbre maxime : « *Time is money.* » C'est aussi parce que l'Amérique est hantée par la maxime immonde de Benjamin Franklin qu'elle a massacré les Indiens, qui n'ont évidemment pas ce rapport délirant du capitalisme au Temps...

Sprezzatura : Avec Benjamin Franklin, c'est Auguste Comte qui débarque...

S. Z. : C'est l'esprit du capitalisme qui débarque, l'esprit du protestantisme. Voir Weber... Autant le rapport entre les Juifs et l'argent procède du préjugé antisémite, autant un certain esprit du protestantisme suppose un rapport positif au capital...

Sprezzatura : Une thésaurisation spirituelle... Et à l'inverse, dans le quiétisme, un certain retour aux choses-mêmes... Une double tendance qui fait que, j'ose à peine le dire, mais certains protestants seront sauvés, et d'autres non...

S. Z. : Les protestants ont érigé le travail en dogme, alors que c'est une malédiction dans la Bible... Lorsqu'Adam est obligé de travailler, ce n'est pas un bienfait... Et puis l'interdiction de la mendicité est très peu juive aussi...

Sprezzatura : En Amérique ?

S. Z. : Oui, et aussi dans certaines villes, en France...

Sprezzatura : À Avignon, pendant le festival, les flics ramassent tous les SDF et les débarquent dans la campagne à trente kilomètres... Ils mettent deux jours à revenir...

S. Z. : Quelqu'un dans le Talmud demande : « Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il y eût des pauvres ? » Puisque Dieu est omnipotent, il aurait très bien pu éviter ce malheur. « C'est pour qu'on puisse leur faire la charité », répond-on. On se sauve soi, en faisant la charité, c'est ce qu'on appelle la *Tsedaka*. C'est le même mot que *Tsadik*,

le « saint ». Ma fille, depuis qu'elle a deux ou trois ans, je lui donne une petite pièce chaque fois qu'on passe devant un mendiant pour qu'elle fasse elle aussi la *Tsedaka*...

Sprezzatura: Dans *Mes Moires*, déjà, vous racontiez...

S. Z. : Ah, moi, je fais ça depuis longtemps, depuis que j'ai lu l'importance de la charité dans les textes juifs...

Sprezzatura: C'est vrai que le simple fait de créer la situation où l'on demande de l'argent aux gens bouleverse l'espace, dans une rue, dans un wagon...

S. Z. : On sent une indifférence, une grande exaspération... À une époque, j'étais vraiment dans la dèche, et il y avait tant de mendiants que prendre le métro me coûtait les dix ou quinze francs que j'avais dans mes poches, parce que j'avais pour principe de donner tant qu'il me restait de la monnaie. Si j'avais des pièces de cinquante centimes, je donnais cinquante centimes, si j'avais des pièces de un franc, je donnais un franc. S'il ne me restait que des pièces de deux francs, je me disais : « tu donnes ou tu donnes pas ? » et puis « allez, t'as un principe, tu donnes à tout le monde ! ». Le moindre déplacement me coûtait au moins dix francs, alors que je passais mon temps à essayer de ne pas dilapider mes maigres moyens. En même temps, il y avait un aspect absurde qui me plaisait dans mon propre comportement.

Sprezzatura : On a parfois l'air bizarre... (*Rires.*) Dans *De l'antisémitisme* vous écriviez : « L'ennui avec les juifs, c'est qu'ils sont toujours là, et qu'ils pratiquent la version originale de leur livre mieux que personne. Le peuple juif n'est pas historicisable. La seule histoire plausible qu'on puisse en faire, c'est celle des différentes manières dont on a toujours échoué à les réintégrer dans l'histoire... » (*Rires.*)

S. Z. : On peut faire l'histoire de l'antisémitisme, mais c'est pas la même chose, c'est pas l'histoire des Juifs ! Ce qui est historicisable, c'est la haine qu'on leur a portée, ce ne sont pas les Juifs...

Sprezzatura: Les Juifs sont des *lanthanontes*... Ils disparaissent pour persister ?

S. Z. : « Ils cheminent dans l'inapparent », pour reprendre une phrase de Heidegger. Ils cheminent aussi derrière le voile travestissant et le mauvais regard qu'on leur a porté, c'est-à-dire qu'on les voit depuis toujours comme ce qu'ils ne sont

pas. La preuve c'est qu'on fait d'eux des usuriers, des radins, des obsédés de l'argent, alors que le judaïsme est fondé sur la gratuité. Par exemple...

Sprezzatura : René Char, dans *Les Transparents*, décrit toute une galerie de personnages qu'il a connus adolescent en rôdant sur les rives de la Sorgue, il rencontrait des pêcheurs, des ferronniers, un armurier, des gens qui vivaient avec quasiment rien parce qu'ils pouvaient toujours se nourrir des poissons de la rivière, Char les a baptisés les Transparents, un peuple de la rivière qui vivait gratuitement, avec très peu d'argent qui circulait...

S. Z. : Un paysan selon le mode traditionnel, d'une certaine manière, vit gratuitement, dans une relative autosuffisance...

Sprezzatura : Et ce petit monde des Transparents a été détruit par l'arrivée d'une teinturerie, en amont, qui a tué tout le gros poisson, et tous ces gens ont dû partir... Char en a fait une pièce qui s'appelle *Le soleil des eaux* : la destruction d'une rivière...

S. Z. : Dans le cas des *Lanthanontes*, chez Heidegger, ce sont ceux qui sont capables de penser à la fois le ravage et ce que Heidegger appelle « l'autre commencement ». C'est pour ça que c'est assez juste de leur comparer les Juifs. Les Juifs sont des *lanthanontes* parce qu'ils pensent inlassablement leur texte et son *Béréshbit*, qui est vraiment tout autre qu'un « commencement ». Être juif, c'est étudier la Torah...

Sprezzatura : Une définition qui fait généralement hurler les antisémites... Dans l'édition 2005 de *De l'antisémitisme*, vous faites un portrait de Dieudonné...

S. Z. : « Dieudonné » : Nathanaël en hébreu... Ce con porte un nom juif et il ne le sait même pas (*Rires.*) ...

Sprezzatura: Qui est présenté dans le Nouveau Testament comme « un Israélite véritable »...

S. Z. : C'est un personnage mineur qui apparaît brièvement dans l'Ancien, puis dans le Nouveau Testament, et que Jésus aime bien. Il le qualifie dans *saint Jean* d'« israélite sans fraude »... Et sans rien savoir de ça, Dieudonné l'a incarné inconsciemment en qualifiant le judaïsme d'« escroquerie » ! Autrement dit, c'est moi,

Dieudonné, le seul juif authentique ! C'est un délire commun chez les antisémites, le désir de supplanter ceux qu'on hait. C'est le sens du fameux discours de Hitler en 1939, où il se compare aux prophètes bibliques et annonce l'extermination des Juifs ! Il veut être le prophète des prophètes. Il y a souvent ça dans les délires antisémites. Être plus juif que les juifs...

Sprezzatura: Allô, Œdipe ?

S. Z. : Voilà...

Sprezzatura : Stéphane Zagdanski, merci.

S. Z. : Merci à vous.

Stéphane Zagdanski